



ASp
la revue du GERAS

64 | 2013
Domaines, territoires et frontières en anglais de
spécialité

La systématique du langage appliquée à la dénomination des bâtiments amphibies

Yves Bardière



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asp/3853>

DOI : 10.4000/asp.3853

ISSN : 2108-6354

Éditeur

Groupe d'étude et de recherche en anglais de spécialité

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2013

Pagination : 117-138

ISSN : 1246-8185

Référence électronique

Yves Bardière, « La systématique du langage appliquée à la dénomination des bâtiments amphibies », *ASp* [En ligne], 64 | 2013, mis en ligne le 01 novembre 2014, consulté le 02 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/asp/3853> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asp.3853>

Ce document a été généré automatiquement le 2 novembre 2020.

Tous droits réservés

La systématique du langage appliquée à la dénomination des bâtiments amphibies

Yves Bardière

- 1 Le référent expérientiel se situe au cœur même de toute activité langagière et constitue une donnée incontournable dans l'analyse du processus de traduction. La traduction ressortit en effet à une opération à la fois intralinguistique et interlinguistique. Dans le premier cas il s'agit de convertir l'expérience en représentation linguistique, dans le second de proposer dans la langue d'arrivée la représentation linguistique qui correspond au mieux à la réalité phénoménale évoquée par la langue de départ. On peut, pour décrire les opérations internes à une même langue, préférer l'appellation « transposition » et réserver celle de « traduction » aux emplois faisant intervenir un changement de langues. Quel que soit le cas, ce sont les mêmes opérations mentales qui sont sollicitées. J'appellerai donc « traduction » toute conversion linguistique de l'expérience.
- 2 Cette étude se propose d'examiner, dans une perspective intra- puis inter-linguistique, les liens entre expérience, *langue* et *discours*¹ à travers la dénomination des navires de guerre, plus particulièrement les sigles utilisés pour référer aux unités amphibies. Il s'agit de montrer comment l'évolution fonctionnelle des bâtiments rend l'adéquation entre les plans de l'expérience et de la *langue* de plus en plus aléatoire.
- 3 Les termes expérience, *représentation* et *discours* constituent une référence directe à la linguistique guillaumienne, qui sert de cadre général à l'analyse. La plus-value apportée par la mécanique intuitionnelle de G. Guillaume, par rapport à une simple opposition saussurienne entre signifiant et signifié², est mise en évidence au fil des développements proposés.
- 4 Ce sont fondamentalement les contraintes économiques qui sont à l'origine de l'évolution technologique et de la polyvalence accrue des navires de guerre. Les caractéristiques distinctives des différentes classes de bâtiments s'en trouvent profondément affectées, une même unité pouvant désormais assurer des fonctions

initialement dévolues à d'autres, et une même fonction pouvant être prise en charge par des unités très différentes. La représentation linguistique peine à suivre ces changements, qui brouillent les limites entre des genres auparavant bien définis. Les difficultés suscitées par la mise en adéquation du référent expérientiel et du référent mental (en *langue*) au sein d'une même langue se trouvent *ipso facto* démultipliées lorsque sont prises en compte plusieurs langues.

- 5 Ces remarques liminaires laissent entrevoir les liens qui se tissent entre la composante culturelle, liée à l'évolution des navires, et la composante linguistique. C'est la raison pour laquelle est brossé, dans un premier temps, le cadre théorique, culturel et linguistique, de l'analyse. Une illustration concrète des principes ainsi dégagés est ensuite proposée à travers l'étude de la représentation intra- et inter-linguistique des bâtiments amphibies de la Marine nationale et de l'OTAN.

1. Le cadre culturel et linguistique de l'analyse

1.1. Internationalisation des moyens dans les domaines opérationnels et industriels

- 6 À l'heure de l'internationalisation et de la rationalisation des moyens humains et financiers, le monde militaire connaît un processus de décloisonnement sans précédent tant sur le plan opérationnel que technologique. En voici quelques exemples, limités ici au seul contexte européen.
- 7 Dans le domaine opérationnel, la création en 1995 de l'EUROMARFOR³ traduit la volonté de l'UEO de donner un premier contenu concret à l'identité européenne en matière de sécurité et de défense. L'EUROMARFOR ne regroupe certes que quatre pays, la France, l'Italie, le Portugal et l'Espagne, mais elle participe de cette dynamique générale de décloisonnement spatial. Si cette force européenne a une vocation méditerranéenne naturelle, son champ d'intervention ne se limite pas aux seules frontières de la Méditerranée. L'EUROMARFOR peut être déployée dans un cadre OTAN ou sous mandat d'autres organisations internationales telles que l'ONU, l'OSCE ou toute autre coalition multinationale. Dans le cadre de ces interventions, la France et l'Italie incorporent dans leur flotte respective des bâtiments strictement identiques, eux-mêmes issus d'une coopération industrielle entre ces deux pays (*voir infra*). Pour des raisons qui s'imposent comme une évidence, les opérations multinationales fondent en grande partie leur succès sur des équipements similaires ou *a minima* parfaitement compatibles (modes de détection, de transmissions, de recueil et traitement de données, etc.).
- 8 Sur le plan industriel et technologique, ce mouvement d'ouverture répond non seulement à un souci de coopération réussie *via* l'harmonisation des équipements mais aussi et surtout à la nécessité conjoncturelle de réduire les coûts et les moyens mis en œuvre. L'histoire montre cependant que cette dynamique est ponctuée d'avancées mais également de reculs. Ainsi, le programme des frégates *Horizon*, véritable tournant historique en matière de coopération navale, associant au début des années 1990 la France, l'Italie et le Royaume-Uni, est définitivement abandonné lorsque ce dernier se retire pour privilégier le destroyer T 45 de type *Daring*, répondant davantage à son besoin national. Le projet FREMM, qui succède au programme *Horizon*, jugé alors trop onéreux, est lancé en 2002 par la France et l'Italie et piloté par OCCAR. Neuf unités, totalement polyvalentes, remplacent les frégates ASM⁴, tandis que deux bâtiments de

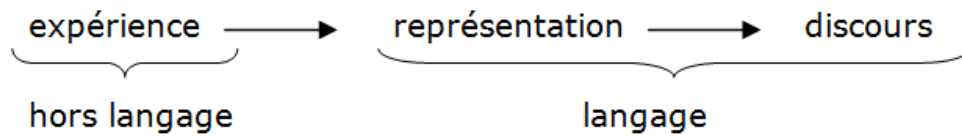
défense aérienne, dérivés des FREMM, succèdent aux frégates de type *Cassard*. Les BPC, dont il est fondamentalement question dans la suite de cet exposé, voient, eux aussi, leurs compétences considérablement élargies par rapport à leurs prédécesseurs : ce sont non seulement des bâtiments amphibies, mais également des navires écoles, des hôpitaux flottants, des centres de commandement, etc.

- 9 Ce choix de la multifonctionnalité concerne toutes les unités (navires de surface, sous-marins, aéronefs) et toutes les armées (Marine, Armée de l'air, Armée de terre). Dans le seul domaine aéronautique, est-il par exemple besoin de rappeler que la France dispose aujourd'hui d'un aéronef totalement polyvalent, c'est-à-dire un avion de chasse (F), d'assaut (A) et de reconnaissance (R), autant de rôles assurés auparavant par des unités plus ou moins spécialisées⁵, et que cet avion interarmées équipe aussi bien l'Armée de l'air que la Marine nationale ? Ou encore que les États-Unis disposent d'un aéronef aux performances similaires, le *Lockheed Martin Lightning II*, plus connu sous le nom de JSF qui équipera également les futurs porte-avions de la Royal Navy ? Il serait possible de multiplier les exemples à loisir⁶. Ils traduisent une profonde mutation du monde militaire et ils convergent tous dans le même sens : standardisation des équipements, réduction drastique du nombre et des classes de bâtiments, multifonctionnalité des unités de surface, aériennes ou sous-marines, etc.
- 10 Un tel phénomène se répercute inévitablement sur le plan linguistique. La polyvalence actuelle de ces unités gomme en effet leurs traits distinctifs et déstabilise les rapports traditionnels entre signifiant et signifié (voir note 2). C'est à la représentation en *langue* de cette réalité d'expérience, dans le cadre de l'anglais de spécialité naval, que s'intéresse la suite de cette étude, plus particulièrement à travers l'analyse des bâtiments amphibies. La question de la représentation linguistique fait appel à des notions issues de l'analyse guillaumienne, portant sur les composantes intuitionnelle et morpho-sémantique de la langue, dont il convient à présent de rappeler les grands principes.

1.2. Le cadre guillaumien

- 11 Comme l'a montré en détail A. Joly (1987 : 48 sq.), la langue comporte trois composantes étroitement liées par une relation implicative : les composantes intuitionnelle, morpho-sémantique et syntactico-sémantique.
- 12 La composante intuitionnelle repose sur l'ordination qui, en chronologie notionnelle, fait successivement passer de l'expérience au *discours* via la représentation en *langue*. La *représentation* est la condition de l'*expression*, « ces deux notions antinomiques recouvrant la distinction *langue/discours* » (Boone & Joly 1996 : 385). Étape intermédiaire entre l'expérience et le *discours*, elle correspond à la conversion linguistique de l'expérience et à la potentialité de la *langue* conditionnant le *discours*. Il s'établit ainsi, en chronologie notionnelle, une relation de cause à effet⁷ entre l'expérience, la *langue* (ou langage) et le *discours* (ou langage effectif). *Langue* et *discours* ressortissent au langage qui procède de l'expérience. Soit figurativement :

Figure 1 Chronologie idéale dans la systématique du langage



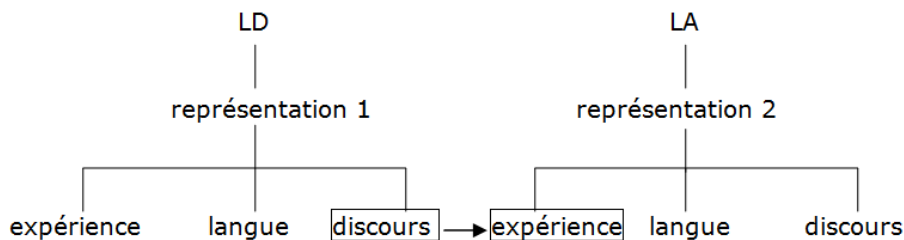
- 13 La *représentation* désigne fondamentalement le langage à son niveau puissanciel et c'est dans ce sens que j'utilise le plus souvent ce concept. Mais il arrive que la *représentation* puisse renvoyer à une « notion pure » (Guillaume 1919 : 68-72), correspondant alors à ce que l'on pourrait appeler une *représentation d'expérience*, hors langage. Les psychomécaniciens parlent également parfois de *représentation de discours* pour désigner l'adaptation de la représentation invariante en *langue* aux contraintes discursives. Au final, la *représentation* peut affecter les trois phases de la chronologie notionnelle (voir tableau 1).

Tableau 1 De la représentation d'expérience à la représentation de discours *via* la représentation de langue

représentation	représentation	représentation
expérience	<i>langue</i>	<i>discours</i>

- 14 La mise en rapport de deux langues différentes par le biais de la traduction multiplie par deux la chaîne idéale de causation (voir note 8) :

Figure 2 La double chaîne idéale de causation dans le processus de traduction



LD = langue de départ

LA = langue d'arrivée

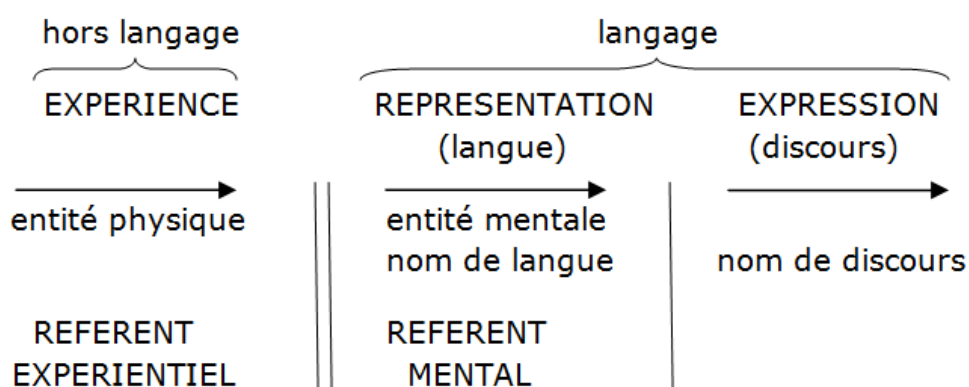
→ = conceptualisation des référents d'expérience à partir du *discours* dans LD

- 15 Le problème qui se pose, plus particulièrement en langue de spécialité, est la mise en correspondance entre la représentation langagière de la réalité d'expérience dans la langue d'arrivée (LA) et la représentation langagière de la réalité d'expérience dans la langue de départ (LD). Comme nous le verrons lorsque sera abordée la question de la dénomination des bâtiments, le décalage constaté au sein de chaque langue entre le *hors langage* (expérience) et le *langage* (représentation/expression) tend à s'exacerber lorsque sont pris en considération plusieurs langues (*infra*, 3.3.). Autrement dit, les difficultés mises en évidence sur le seul plan intralinguistique, se répercutent inexorablement sur le plan interlinguistique.
- 16 Dans le domaine du *langage* (par opposition au *hors-langage*), ce sont les mots de *langue* et de *discours* qui feront l'objet de mon analyse. Un mot connaît deux états d'existence : avant emploi, dans le plan de la puissance, il est une « partie de langue » ; en emploi,

dans le plan de l'effet, il est une « partie du discours »⁸. Je m'intéresse prioritairement au mot de *langue*, à l'unité de puissance, l'unité construite précocement en *langue*, et non tardivement en *discours*, et plus particulièrement au rapport que celui-ci entretient avec l'expérience.

- 17 Enfin, dans le même ordre d'idée, j'établis une distinction entre *réfèrent mental* et *réfèrent expérientiel*. Le nom n'a pas d'existence en dehors de l'univers mental : « Le mot chien ne mord pas » (Flaubert). Mais il peut référer à une réalité d'expérience. Dans « *Jones picked up a spare set of phones and handed them to the officer* » (Clancy 1993 : 84), Jones ne tend pas les écouteurs à un réfèrent mental. *Officer* désigne une entité physique, il correspond à un réfèrent expérientiel. La mise en correspondance du réfèrent expérientiel et du réfèrent mental avec les trois étapes de la chronologie idéale peut être figurée comme dans la figure 3.

Figure 3 Réfèrent mental et réfèrent expérientiel



- 18 Le nom a deux types de référents et donc une double incidence⁹ : une incidence mentale (production du concept *officer*), puis une incidence expérientielle (projection de ce concept sur une occurrence spécifique de l'univers d'expérience). Le nom de *langue*, avant actualisation en *discours*, renvoie d'abord à un réfèrent mental. Autrement dit, le nom est d'abord, par incidence première, un réfèrent mental avant de devenir, par incidence seconde un réfèrent expérientiel. C'est plus précisément le nom de *discours* et non directement le nom de *langue* qui renvoie à l'expérience. La chaîne idéale de causation évoquée dans la figure 2 montre le lien entre expérience et représentation d'une part, entre *discours* et expérience d'autre part. Elle implique la circularité, la représentation étant issue de l'expérience et le *discours* renvoyant à l'expérience.
- 19 La seconde composante de la langue est la composante morfo-sémantique, qui met en forme l'unité de puissance qu'est le mot dans les langues indo-européennes. En tant que signe, le mot se décompose d'un signifiant et d'un signifié¹⁰. La structure du signifié a été appréhendée par G. Guillaume à travers l'analyse de la lexigénèse (ou mécanisme constructif du mot), au terme de laquelle est livrée la partie de langue¹¹.
- 20 Quant à la troisième composante, elle a trait au domaine syntactico-sémantique qui comprend tous les principes de la construction de la phrase ainsi que du *discours* (notamment les mécanismes de cohésion discursive). Ce domaine n'est pas sollicité dans la suite de l'analyse. Il ne fait donc ici l'objet que d'une simple mention.

2. Les sigles de la Marine nationale appliqués aux bâtiments amphibies : perspective intralinguistique

2.1. Les trois étapes de la chronologie idéale appliquées aux BPC

- 21 Voici quelques extraits, plus ou moins remaniés, issus de la documentation navale¹² :
- (1) Alors qu'il n'était même pas admis en service actif, le *Mistral* s'est illustré pendant l'opération Baliste durant l'été 2006.
 - (2) Le *Tonnerre* peut transporter (jusqu'à) 16 hélicoptères lourds ou 32 légers, 4 barges de débarquement, 70 véhicules blindés, dont 13 chars d'assaut et 450 à 900 soldats.
 - (3) Outre ses installations amphibies, permettant, entre autres, d'embarquer deux LCAC américains, le BPC abrite un hôpital de 750 m².
 - (4) Il accueille un état-major au sein d'un espace modulaire de 800 mètres carrés comportant 150 stations de travail en réseau.
 - (5) Le *Dixmude* assurera cette année le SAM du GEAOM.
 - (6) Le déploiement conjoint d'un groupe amphibie (BPC *Mistral*, frégate *Dupleix*) et d'un GTE de la 6^e brigade légère blindée de plus de 200 hommes en Mer Rouge pendant trois semaines a montré la synergie interarmées BPC/GTE.
 - (7) Dérivés des BPC français (*Mistral*, *Tonnerre* et *Dixmude*), les bâtiments russes s'en différencieraient par un pont d'envol et des ascenseurs renforcés pouvant accueillir des hélicoptères russes plus lourds que leurs homologues français.
 - (8) FRMARFOR assure depuis le 1^{er} janvier 2010 le commandement de la composante amphibie de la MCC de la NRF 14, après avoir été certifiée lors de l'exercice *Loyal Midas*.
- 22 Que remarque-t-on ? Ces différents énoncés ont pour propriété commune de référer aux bâtiments de projection et de commandement (BPC), navires ultra-modernes, considérés en ce début du XXI^e siècle comme les fleurons de la Marine nationale. Ce type de navire apparaît dans ces exemples sous la forme du sigle ou du nom propre (*Tonnerre*, *Mistral*, *Dixmude*) renvoyant à l'une des trois unités qui composent la classe. Quel que soit le mode de désignation, il s'agit dans tous ces cas d'un emploi de *discours*, c'est-à-dire d'emplois effectifs momentanés, mettant en avant l'une des caractéristiques constitutives de la multifonctionnalité du bâtiment.
- 23 Ainsi (1) fait allusion à la participation du *Mistral* au large du Liban dans le cadre de la FINUL Navale, le déploiement de l'EUROMARFOR en 2008 marquant la fin de l'opération Baliste. Ce sont donc les capacités de transport de personnel (évacuation de ressortissants) qui sont ici mises en évidence.
- 24 Les énoncés (2), (3), (6) et (7) renvoient à la vocation amphibie du navire, à savoir le transport de chalands de débarquement (en particulier [2]) mais aussi de personnel militaire (6) et d'équipement aéronaval (notamment d'hélicoptères) ([2] et [7]). Les hélicoptères lourds, évoqués en (2), réfèrent de toute évidence aux aéronefs *Tigre* (relativement connus du grand public depuis leur intervention en Lybie¹³) et aux nouveaux NH 90. L'énoncé (7) renvoie également à la première vente d'un équipement de défense français à la Russie et au premier contrat à l'exportation pour le BPC. C'est donc, là encore, la composante « transport d'hélicoptères » qui est soulignée.
- 25 Un détail, qui aura son importance pour la suite de l'exposé, mérite d'être rappelé ici : d'abord nommé PHI à la fin du mois de décembre 2000, le bâtiment est renommé BPC, au début de l'année 2000, le sigle PHI ne prenant en considération ni la dimension amphibie, ni celle de commandement. Cette hésitation lexicale traduit bien le crédit

accordé par la Marine nationale à la composante aéronavale, mais aussi la difficulté à représenter sous une forme langagière synthétique les traits caractéristiques fondamentaux de ce type d'unité.

- 26 L'extrait (3) renvoie à la composante médicale (bâtiment-hôpital) du BPC, ces navires de dernière génération étant équipés de 69 lits et d'un matériel chirurgical très sophistiqué.
- 27 L'énoncé (5) rappelle que les BPC ont pris à tour de rôle le relais de la *Jeanne d'Arc*, bâtiment porte-hélicoptères mais aussi et surtout bâtiment-école de la Marine nationale, désarmé en 2010 après 45 ans de bons et loyaux services. Les capacités opérationnelles de ces navires ont prévalu : les BPC sont presque deux fois plus gros que la *Jeanne d'Arc*, ils sont totalement modulables et le PC embarqué, d'une surface de 850 m² est aménagé pour abriter des salles de cours et de briefing¹⁴. Le navire-école n'existe donc plus en tant que tel. Si le nom de « *Jeanne d'Arc* » n'a pas été donné au nouveau bâtiment qui assure la formation des élèves officiers, les stages SAM conservent néanmoins le nom de « campagne *Jeanne d'Arc* » pour perpétuer la tradition.
- 28 Enfin, l'exemple (8) ne renvoie aux BPC que de manière implicite. Il est ici fait allusion à la prise de commandement de la MCC par la Marine. Cette prise de commandement est la première depuis le retour de la France dans le commandement militaire intégré de l'OTAN acté en avril 2009. C'est, dans ce cas, le paramètre « commandement » qui est clairement mis en avant.
- 29 Ces divers énoncés font de toute évidence appel à un minimum de culture navale. Ils ne sont pas, pour certains d'entre eux, interprétables sans cet apport nécessaire de connaissances. C'est à la lumière de la dimension culturelle que peuvent être dégagées les caractéristiques mises en avant dans chacun de ces emplois. Ainsi, dans les cas répertoriés ici, se trouvent diversement illustrés les traits *commandement*, *école*, *hôpital*, *amphibie*, *transport d'hélicoptère*, *transport de personnel*, constitutifs de la polyvalence du bâtiment.
- 30 Ces fonctions ont été prévues, dès l'origine, par les concepteurs du bâtiment. Elles sont inscrites dans la potentialité du bâtiment et diversement actualisées selon la nécessité du moment. Il s'établit donc, sur le seul plan expérientiel, un lien entre puissance et effectation, « l'effectation [étant] universellement une commutation du possible en réel » (Guillaume, cité par Joly 1996 : 353). Ce lien se retrouve sur le plan linguistique : l'effet qu'est le *discours* procède de la puissance qu'est la *langue* ou, dit autrement, le signifié de puissance que constitue le mot (en *langue*), subsume les emplois momentanés en *discours* (voir fig. 1). La polyvalence joue donc par rapport à l'actualisation d'une fonction spécifique un rôle quelque peu analogue à celui de la représentation en *langue* par rapport au *discours*. Ces deux plans que sont l'expérience et le langage (*langue* + *discours*) sont, quoique distincts, étroitement reliés, non seulement parce que la *langue* procède de l'expérience, mais aussi parce que ce sont les emplois de *discours* (exemples 1-8) qui donnent accès à l'expérience (réfèrent expérientiel) (voir fig. 2). On s'interrogera toutefois sur la pertinence du sigle BPC, en tant qu'unité de puissance choisie pour englober la diversité des emplois en *discours*.

2.2. Le sigle BPC peut-il être considéré comme un nom de *langue* et de *discours* ?

- 31 Faire du sigle BPC une unité de puissance, susceptible de subsumer tous les emplois momentanés en *discours*, revient à considérer le sigle comme un mot à part entière, susceptible de connaître deux états d'existence, puissanciel et effectif. Nous avons vu en effet (1.2) que, avant d'exister en *discours*, le mot existe d'abord en *langue* en tant qu'unité de puissance¹⁵. Il convient d'évaluer ici le processus de lexicalisation du sigle.

Ainsi que le rappellent A. Lehmann et F. Martin-Berthet (2008 : 220) :

En français, sigles et acronymes forment essentiellement des noms propres, qui dénomment un référent particulier [...]. Mais un sigle peut aussi former un nom commun destiné moins à abrégé une dénomination complexe explicite qu'à l'éviter pour diverses raisons (euphémisme, création d'un « jargon de spécialiste »).

- 32 Si l'on adhère à cette analyse, le sigle s'apparente à un nom, ce que confirment également M. Riegel et al. (1999 : 552), lorsqu'ils écrivent :

Certains sigles sont devenus des mots véritables, comme les anglais *Radar* (Radio detecting and ranging)¹⁶ et *Laser* (Light Amplification by Stimulated Emission of Radiations). L'usage des capitales devient alors inutile. Les sigles totalement entrés dans l'usage servent de base à la formation de mots dérivés par suffixation : *cégétiste* (C.G.T.), *cédétiste* (C.F.D.T.), *énarque* (E.N.A.), *capésien*, *capésienne* (C.A.P.E.S.), *smicard*, (S.M.I.C.). Sur ce modèle, R. Queneau a créé *ératépiste* (R.A.T.P.).

- 33 Tout en corroborant le statut nominal du sigle, les auteurs introduisent ici un gradient. Les sigles sont en effet plus ou moins lexicalisés : perte des capitales, dérivation possible, auxquelles on pourrait ajouter les critères de détermination¹⁷. De plus, la **perception** du sigle comme simple unité lexicale n'est pas uniquement induite par ces seuls critères formels et grammaticaux ; elle est également générée par le contexte culturel dans lequel évolue l'énonciateur. Le « jargon de spécialiste », évoqué par A. Lehmann et F. Martin-Berthet dans la citation ci-dessus, fait précisément référence à cette dimension. Les sigles constituent un vocabulaire compris par les seuls initiés.
- 34 Ces derniers finissent souvent par oublier ce que représente chacune des lettres de la formation abrégée. Cette propension traduit bien le degré d'intégration du sigle en tant qu'unité lexicale à part entière. Si nos marins manient sans hésitation des sigles tels que CIOA, FAI, ou encore GHAN, combien d'entre eux se souviennent, en effet, qu'ils correspondent respectivement à *Centre interarmées des opérations amphibies*, *Force amphibie d'intervention* et *Groupe d'hélicoptères de l'aéronautique navale* ? Le sigle semble bel et bien appréhendé dans ce cas comme un bloc lexicalisé, indépendamment des unités qui le composent. Cela est encore plus vrai, pour des raisons par ailleurs aisément compréhensibles, lorsqu'il s'agit d'emprunts à l'anglais, tels que AEGIS, DSL ou GPS. Ces sigles, parfaitement intégrés dans le vocabulaire qu'utilisent couramment les personnels de la Marine nationale, ne posent aucune difficulté particulière d'utilisation. Mais, hormis peut-être le dernier, aussi bien connu des civils que des militaires, rares sont les marins qui savent les restituer sous leur forme intégrale.
- 35 Qu'il s'agisse de critères formels, grammaticaux ou culturels, c'est donc bien sous la forme d'un gradient ou d'un *continuum* que doit s'appréhender le traitement du sigle en tant que nom. S'il est perçu comme un nom, le « mot » de *langue* BPC peut subsumer non seulement les différents signifiés d'effets (plan du *discours*) répertoriés précédemment mais aussi tout autre signifié qui pourrait s'ajouter suite à une éventuelle évolution¹⁸ du bâtiment. Un sigle lexicalisé tend à faire perdre de vue le sens

littéral de l'appellation et donc le lien originel entre expérience et représentation. Il devient ainsi possible de loger dans son signifié de puissance la diversité et les fluctuations éventuelles de la réalité d'expérience.

- 36 Le sigle BPC ou l'expression complète renvoie, l'un comme l'autre, au même référent d'expérience. Seuls sont retenus les critères distinctifs jugés les plus pertinents (projection + commandement) pour référer aux propriétés du bâtiment. Ces traits opèrent une sélection sur la multifonctionnalité du bâtiment. Les autres fonctions (bâtiment-école, bâtiment-hôpital, etc.) se trouvent écartées par l'appellation ainsi choisie. Il s'établit donc un décalage entre la réalité d'expérience et sa représentation linguistique. Toutefois, à la différence de l'expression complète, le sigle atténue la perception d'un tel décalage. Il est en effet perçu comme un bloc lexicalisé, alors que la mention explicite des termes « projection » et « commandement » canalisent d'emblée l'extension (cf. 3.2) du mot « bâtiment ». La matière lexicale est donc appréhendée différemment selon sa saisie formelle (voir note 11).
- 37 Cette tendance tend à s'exacerber lorsque l'utilisateur n'a plus conscience qu'il utilise un sigle. L'*Aegis*¹⁹, mentionné précédemment, représente à cet égard un cas d'étude exemplaire, tant le processus de lexicalisation est poussé à l'extrême. Il est, pour les uns, spontanément associé à une classe de bâtiments, plus particulièrement aux croiseurs *Ticondorega*²⁰, pour d'autres, au système proprement dit, notamment à l'AN/SPY 1 A/B, radar sophistiqué et polyvalent à balayage électronique. Seuls quelques-uns parviennent à expliciter le sigle. Certains, enfin, y décèlent une référence au bouclier de Zeus, ce qui participe d'une assimilation totale du sigle au nom. Le degré de conscience linguistique qui sous-tend l'emploi du sigle varie ainsi d'un locuteur à l'autre. Il dépend du domaine de spécialisation de celui-ci, de son appétence pour la culture, de ses centres d'intérêt, etc.
- 38 De plus, si le « mot » *Aegis* s'emploie parfois seul pour désigner le bâtiment dans sa globalité (synecdoque de la partie et du tout), l'expression *Airborne early warning ground environment integration segment* ne peut référer qu'au système. Encore une fois, l'explicitation du sigle, en particulier celle du pivot lexical (*segment*), délimite d'emblée l'extension (cf. 3.2.) de l'expression. De même, seul le sigle semble utilisé en composition nominale (*Aegis ship/bâtiment Aegis*). Je n'ai trouvé, même à l'écrit, aucun contre-exemple susceptible d'infirmier cette tendance. La différence d'emploi entre le sigle et la forme complète sous-jacente se manifeste non seulement sur le plan syntaxique mais également sur le plan notionnel. En résumé, *Aegis* présente une extension référentielle plus importante que *Airborne early warning ground environment integration segment*. La lexicalisation du sigle s'accompagne donc d'un élargissement de son signifié de puissance. Sa souplesse d'utilisation témoigne de son degré d'intégration en tant qu'unité de *langue* autonome.

3. Les sigles OTAN sont-ils toujours bien adaptés ? Perspective interlinguistique

- 39 Nous avons vu que, sur le plan intralinguistique, traduire l'expérience en représentation implique des choix linguistiques plus ou moins appropriés. *A fortiori*, proposer des équivalences linguistiques entre plusieurs langues se révèle une entreprise particulièrement délicate. Pire encore, trouver le dénominateur commun susceptible de fédérer sous une même dénomination les particularismes de chaque pays

s'apparente à un véritable défi. C'est pourtant celui que se sont lancé les commissions de normalisation de la terminologie militaire de l'OTAN.

3.1. Les procédures d'harmonisation de l'OTAN

40 Les dispositifs mis en place par les organismes de normalisation de l'OTAN sont nombreux, variés, parfois techniques et plus ou moins accessibles hors enceinte militaire. Je ne peux, dans le cadre de cette étude, qu'en évoquer les grands principes. Est-il également besoin de préciser que seules sont mentionnées ici les données à diffusion non restreinte? La question de l'harmonisation de la terminologie OTAN est également l'occasion d'évoquer les sources militaires sollicitées pour l'élaboration de cet article, ce deuxième point étant subordonné au premier.

L'AAP-6, glossaire OTAN de termes et définitions

41 L'AAP 6 (*Standardization Agreements and Allied Publications/Accords de standardisation et publications interalliées de l'OTAN*) est un glossaire OTAN de termes et définitions (anglais et français). Ce glossaire a pour but de normaliser la terminologie pour favoriser la compréhension mutuelle et renforcer les capacités de défense de l'Alliance. Il est élaboré sur les instructions du Comité militaire (CM) avec l'approbation du Conseil de l'Atlantique Nord. L'accord par lequel les pays s'engagent à utiliser cette publication interalliée est consigné dans un STANAG. Les modalités de l'accord stipulent que « les pays participants sont convenus d'utiliser l'AAP-6, y compris ses corrections ultérieures, comme principal glossaire OTAN de termes d'importance militaire et leurs définitions » (STANAG 3680).

42 À l'origine, le Programme de normalisation de la terminologie militaire de l'OTAN, établi par le Groupe permanent de l'OTAN en février 1954, était coordonné par le Bureau militaire de standardisation (BMS). Ce programme a été rebaptisé le programme de normalisation de la terminologie du Comité militaire (MCTSP) et le Bureau militaire de standardisation est devenu l'Agence OTAN de normalisation (AON). Les AAP sont promulgués chaque année par l'AON et entrent en vigueur dans l'ensemble de l'OTAN dès réception. Les termes de l'AAP-6 correspondent aux formes complètes des abréviations énumérées dans l'AAP-15.

43 L'AAP-15(F), glossaire des abréviations utilisées dans les documents et publications OTAN

44 Il contient les sigles et acronymes les plus fréquemment utilisés dans les documents et les publications de l'OTAN. Il est publié en anglais et en français, les deux langues officielles de l'OTAN. Aucun STANAG ne ratifie cette publication. En 1993, la Conférence de terminologie de l'OTAN a créé un groupe de travail sur l'AAP-15 (GTAH AAP-15) placé sous la présidence de l'EASTLANT afin d'aider le Coordonnateur de la terminologie de l'OTAN à mettre à jour ce glossaire.

45 De l'aveu même des experts ayant contribué à l'élaboration du document, les procédures d'harmonisation sont complexes et les résultats ne sont pas toujours à la hauteur des efforts consentis. Ces difficultés sont clairement mises en évidence dans la préface l'AAP 15 de 1999 :

[Il subsiste] des « imperfections et des lacunes. [...] Vu les divergences qui caractérisent les deux langues [(anglais/français)] et la diversité des sens que peuvent revêtir certaines abréviations, [...], harmoniser lesdites abréviations n'est

pas chose aisée. [...] Harmoniser les opinions contradictoires des experts, par exemple dans le domaine des SIC, n'a pas toujours été chose aisée.

- 46 Plusieurs points méritent d'être soulignés. Ces deux documents affichent clairement le caractère non confidentiel des informations répertoriées. Ils se veulent donc accessibles à tout utilisateur. Ils mettent en avant la difficulté d'harmonisation sur les plans linguistique et notionnel.
- 47 Ils couvrent des domaines larges et variés mais précisent, à plusieurs reprises, qu'ils ne cherchent pas à être exhaustifs : d'une part sont exclues les informations à caractère sensible, d'autre part ne sont retenus que les principaux termes et abréviations, en raison même de la diversité des domaines abordés. Les types de bâtiments ne représentent qu'une partie relativement modeste des sujets ainsi traités et ils ne sont de surcroît pas tous pris en compte.
- 48 L'AAP 6 et l'AAP-15(F) sont publiés chaque année sur l'intranet (MINERVA ou CRONOS) et l'internet. Ils reprennent et synthétisent certaines des informations disséminées dans différents ouvrages OTAN. Il existe en effet d'autres AAP, tels que l'AAP 19, glossaire OTAN du génie de combat, l'AAP 31, glossaire OTAN des termes et définitions des systèmes d'information et de communication, mais aussi les ACMP, les AComP, les ACP, etc.

Les autres sources

- 49 Les données militaires sur lesquelles s'appuie fondamentalement cet article se trouvent concentrées dans des documents spécialisés, exclusivement dévolus aux navires de guerre. Des ouvrages tels que *Flottes de combat*, *Navy Fact File* ou encore *The Bluejacket's Manual* se sont avérés d'une grande utilité. Les stages d'information organisés au profit de la réserve citoyenne et opérationnelle ont également permis de confirmer ou d'actualiser certaines informations.

3.2. Les sigles OTAN appliqués aux bâtiments amphibies

- 50 Les bâtiments amphibies n'occupent qu'une faible place dans ce vaste dispositif. Ils n'en demeurent pas moins intéressants car ils illustrent un cas d'étude transférable à d'autres types de navires et équipements militaires (voir note 18). Un bref rappel lexicologique s'impose ici : l'extension d'un signe est l'ensemble des référents auxquels il s'applique. L'intension d'un signe est l'ensemble des traits qui constituent son signifié²¹. L'extension et l'intension sont inversement proportionnelles : à un plus d'extension correspond un moins d'intension et à un plus d'intension correspond un moins d'extension. Il existe par exemple plus de sous-marins que de sous-marins classiques (SSK) ou de sous-marins d'attaque (SSN/SNA) ou encore de sous-marins nucléaires lanceurs d'engins (SSBN/SNLE), la précision adjectivale réduisant le champ d'application du noyau nominal. Mais SSK, SSN ou SSBN ont plus d'intension que *sous-marin* (« ils en disent plus »).
- 51 Le cas des bâtiments amphibies est à cet égard tout à fait remarquable, compte tenu du nombre de types de navires concernés. Considérons le tableau suivant, visant à répertorier les différentes unités et expliciter les sigles OTAN utilisés pour les désigner. Ces sigles renvoient à des syntagmes nominaux plus ou moins figés (voir 2.2).

Tableau 2 Explication des sigles OTAN utilisés pour désigner les bâtiments amphibies

SIGLE	EXPLICITATION LITTÉRALE DU SIGLE	TYPE DE BÂTIMENT	DESCRIPTION
LCC	Landing Command and Control	Amphibious command ship	Bâtiment de commandement de force amphibie
LHA	Landing Helicopter Assault	Amphibious assault ship, general purpose	Porte-hélicoptère d'assaut avec petit radier, pont d'envol continu et îlot à tribord
LHD	Landing Helicopter Dock	Amphibious assault ship (multipurpose)	Porte-hélicoptère d'assaut avec petit radier, pont d'envol continu et îlot à tribord (Les LHD constituent une amélioration des LHA)
LPH	Landing Platform Helicopter	Amphibious assault ship, helicopter	Porte-hélicoptères d'assaut avec petit radier, pont d'envol continu. Ils sont maintenant désarmés dans l'US Navy.
LPD	Landing Platform Dock	Amphibious transport, dock	TCD (Transport de chalands de débarquement) (en radier) et de personnel (débarquement par chalands ou hélicoptères) avec pont d'envol partiel. L'accent est mis sur le transport de personnel.
LSD	Landing ship dock	Dock landing ship	TCD (Transport de chalands de débarquement) (en radier). À la différence des LPD, les LSD transportent du matériel lourd, chars et artillerie par exemple. L'accent, dans l'appellation retenue, est mis sur le transport de matériel.
LST	Landing ship tank	Tank landing ship	Grand bâtiment de débarquement de chars

- 52 C'est de loin l'exemple à caractère naval qui présente le plus grand nombre de sous-catégorisations sémantiques, en l'occurrence sept sous-classes fondamentales : les LCC, LHA, LHD, LPH, LPD, LSD, LST. Ces sigles renvoient tous aux grands bâtiments amphibies, la lettre L, pour *Landing*, représentant le dénominateur commun. L constitue donc l'incluant, HA, HD, etc., les sous-catégorisations.

3.3. Quel sigle OTAN choisir pour traduire le sigle français BPC ?

- 53 La traduction anglaise des sigles français soulève de réelles difficultés. Un simple test peut suffire à en donner la mesure : compte tenu des caractéristiques des BPC, mises en évidence précédemment, lequel des sept sigles OTAN proposés dans le tableau 1 peut être considéré comme le plus approprié pour traduire le sigle français ?
- 54 La question est délicate, car l'une ou l'autre des composantes sommairement évoquées en regard de chaque type de bâtiment se retrouve peu ou prou dans la

multifonctionnalité du BPC. Dans tous les cas, celui-ci est un *landing ship*. La lettre L, dénominateur commun de la série, s'impose comme une évidence. Elle sera donc retenue pour désigner le bâtiment français. La difficulté réside dans le choix des autres traits. Tout d'abord, à la différence de ses prédécesseurs, le BPC est un bâtiment de commandement et cela constitue sans aucun doute une caractéristique novatrice. C'est, nous l'avons vu, la raison pour laquelle, le NTCD, d'abord nommé PHI, a finalement été rebaptisé BPC (voir 2.1). Le sigle OTAN LCC paraît alors approprié, dans la mesure où il affiche clairement cette dimension fondamentale. Mais les tergiversations lexicales de la Marine nationale trahissent parallèlement l'importance accordée à la composante aéronavale. Le pont continu (*flush deck*) de 6 400 m² du BPC a été précisément conçu pour accueillir les hélicoptères alliés moyens lourds, comme l'EH101 Merlin (16 tonnes), ou super lourds, comme le *Super Stallion* américain (35 tonnes). Le sigle LHD semble alors lui aussi bien adapté. Toutefois, le radier de 885 m² pouvant accueillir 4 LCAC américains ou 4 CTM est de taille appréciable et ne saurait être taxé de « petit radier ». De plus et surtout, le sigle LHD oblitère purement et simplement une propriété dont l'importance vient d'être rappelée, celle de commandement. Enfin, pourquoi opter pour LHD plutôt que LPD ? Les LPD mettent l'accent sur le transport de personnel. Or, lors de l'opération Baliste, le *Mistral* n'a-t-il pas transporté plus de 1 400 passagers ? En 2008, dans le cadre d'opérations conjointes, n'a-t-il pas déployé dans le désert saoudien un GTE de plus de 200 hommes²² ? Les BPC n'assurent-ils pas les stages SAM accueillant ainsi régulièrement 120 élèves officiers ? Il est là encore possible de multiplier les exemples et justifier ainsi une préférence pour le sigle LPD. Mais ce serait sans doute oublier que les BPC peuvent aussi transporter 60 véhicules blindés ou 13 chars Leclerc, légitimant dans ce cas l'emploi du sigle LST.

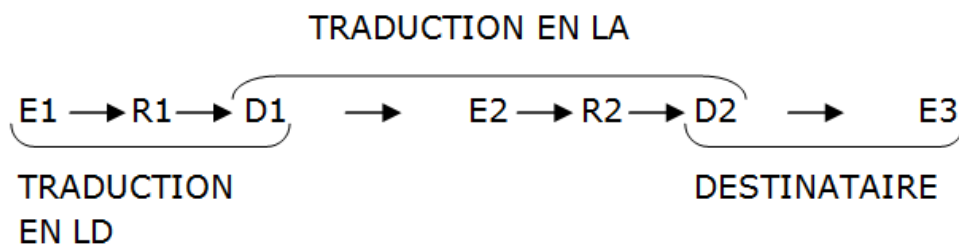
- 55 Il est donc possible de justifier d'une manière ou d'une autre chacun des sigles répertoriés ci-dessus pour proposer une équivalence anglaise de BPC ou, dit autrement, de considérer qu'aucun d'entre eux n'apporte de solution réellement satisfaisante. En cause, la polyvalence du bâtiment, le BPC devenant à ses heures, selon la mission assignée, plus ou moins LCC, LHD, LPD, etc. Il fallait bien choisir et c'est LHD qui a été retenu dans la nomenclature OTAN. Une telle option réduit considérablement l'extension référentielle de l'acronyme français. Le sème C (Commandement), pourtant fondamental, disparaît totalement du sémème LHD. Je propose parfois, en cours de langue de spécialité, le sigle LHDCC (Command and Control) nettement plus approprié, en prenant soin toutefois de préciser que ce « bricolage » linguistique ne saurait correspondre à une désignation homologuée.

3.4. Adaptation de la représentation linguistique à l'expérience : dénomination française et dénomination OTAN

- 56 Si le sigle BPC ou son équivalent complet (bâtiment de projection et de commandement) ne traduisent pas langagièrement la multifonctionnalité du navire, le sigle LHD, ne rend pas *a fortiori* justice à l'étendue de ses capacités fonctionnelles. Le décalage observé sur le plan intralinguistique entre expérience et représentation tend à s'exacerber sur le plan interlinguistique. Les homologations internationales, qui ont pour but de faciliter une reconnaissance universelle du rapport entre signifiant et signifié, risquent donc, paradoxalement, d'induire le non-initié en erreur.

- 57 Le nœud du problème se situe très précisément dans le passage de l'expérience à la langue en représentation 2 (cf. figure 2). C'est à ce niveau que s'opère la déperdition sémantique dans le processus de transposition linguistique. Ainsi qu'il a été précisé à plusieurs reprises, l'expérience se situe au cœur de l'activité de traduction. Lorsqu'intervient la mise en adéquation de plusieurs langues, elle est transmise au destinataire de la langue-cible par trois vagues successives. La figure 4 (où E, R, et D signifient respectivement Expérience, Représentation et Discours et LD et LA, langue de départ et langue d'arrivée) complète ainsi la figure 2 par l'adjonction d'une troisième phase expérimentielle.

Figure 4 La double chaîne idéale de causation dans le processus de traduction



- 58 La traduction en LD concerne la conversion de l'expérience en représentation linguistique. Elle relève donc d'un processus intralinguistique. C'est cette phase qui a présidé au choix du sigle BPC, option qui, nous l'avons vu, marque certes une tentative d'adéquation à une nouvelle réalité d'expérience par la prise en compte de la fonction de « commandement », mais implique malgré tout la sélection des quelques traits sémantiques jugés les plus pertinents (cf. 2). E2, le référent expérimentiel auquel renvoie D1 (ou R1), ne correspond donc plus exactement à E1. E2 occupe dans le schéma et dans les opérations mentales une place centrale. La traduction en LA concerne, quant à elle, la conversion dans une langue étrangère de l'image d'expérience suscitée par D1 (ou R1). Le paradigme relativement étendu de sigles disponibles (sept dans le cas des bâtiments amphibies) n'autorise aucune mise en correspondance adéquate. L'option retenue, celle de LHD, apparaît donc plus ou moins arbitraire (cf. 3.1). Le destinataire en bout de chaîne construira à son tour sa propre vision du monde à partir de la représentation linguistique qui lui est proposée. E3 s'éloigne ainsi progressivement d'E1. En clair, un lecteur risque fort de construire une image erronée de ce qu'est réellement un BPC s'il ne dispose, dans la revue consultée, que du sigle LHD, censé désigner le bâtiment français. Tout dépend à vrai dire de son degré de culture navale. Seul un lecteur averti sera en mesure de déconstruire en partie le référent expérimentiel associé à LHD pour corriger la marge d'erreur. Cela implique alors une remontée vers les étapes antérieures de la chronologie notionnelle.

Conclusion

- 59 Dans le processus de traduction, l'image de la réalité d'expérience se trouve ainsi transmise par le biais de **miroirs successifs, aux effets potentiellement déformants**. Le risque d'altération est d'autant plus grand que la donnée première, l'expérience (notée 1, dans la fig. 4), est complexe et évolutive. La représentation intralinguistique apparaît soumise à un double facteur : celle d'un tri initial de la réalité

extralinguistique auquel s'ajoute par la suite toute modification des données de l'expérience, nécessitant alors, du moins idéalement, un réajustement linguistique. Les répercussions en série sur la conversion successive des référents expérientiels en référents mentaux et des référents mentaux en référents expérientiels semblent alors inévitables.

- 60 Le retrait progressif de bâtiments spécialisés mais vieillissants et l'admission au service actif de bâtiments récents de plus en plus polyvalents devrait logiquement aboutir à une réduction de types de navires et une simplification des dénominations navales. Une telle évolution devrait conduire à privilégier les superordonnés sous lesquels il est possible de loger les variations de l'expérience. C'est d'ores et déjà le cas des FREMM qui manifestent les deux traits saillants des bâtiments du futur : l'internationalisation – ce sont des frégates européennes – et la polyvalence – elles sont multi-missions²³. Elles sont assorties du sigle OTAN DDG (*guided missile destroyer*) sans distinction de leur vocation anti-sous-marine ou anti-aérienne.
- 61 On s'étonnera sans doute que ces frégates arborent la lettre de coque D, pour *Destroyer*. Il existe en effet des bâtiments français où figure la lettre F, pour *Frigate*, comme *Le Commandant Birot*, *L'Enseigne de Vaisseau Jacoubet* ou encore *Le Commandant Durcuing*. Or ces *frigates* (anglais) ne sont pas des *frégates* (français), mais des *avisos*. Plus surprenant encore, les navires de type *La Fayette* (*La Fayette*, *Courbet*, *Aconit*, *Guépratte*, etc.) ou encore *Floréal*, (*Floréal*, *Prairial*, *Nivôse*, etc.), qui affichent, eux aussi, la lettre de coque F, ne sont pas des *avisos*, mais bel et bien des *frégates*, furtives dans le premier cas, de surveillance dans le second. Faut-il enfin rappeler que l'appellation *corvette*, utilisée à l'origine, a été abandonnée au profit de celle de *frégate* en juin 1988, dans un but de simplification et dans un souci d'harmonisation avec les dénominations en vigueur dans les marines étrangères ? Le domaine naval n'a pas fini de nous surprendre. Une seule étude sur la dénomination des bâtiments ne saurait épuiser le sujet.

BIBLIOGRAPHIE

- Bearden, B. 1990. *The Bluejacket's Manual*. Annapolis. Maryland: United States Naval Institute.
- Brent, B. 1989. *Navy Fact File*. Washington : Department of the Navy, Office of information (OI-5).
- Centre d'études supérieures de la Marine. 2007. *Brèves Marine* 58, « Envoyez », consulté le 30-8-2013 <<http://cesm.marine.defense.gouv.fr/les-editions-du-cesm/breves-marines>>.
- Centre d'études supérieures de la Marine. 2008. *Brèves Marine* 76, « Le Mistral a soufflé sur la mer Rouge », consulté le 30-8-2013 <<http://cesm.marine.defense.gouv.fr/les-editions-du-cesm/breves-marines>>.
- Centre d'études supérieures de la Marine. 2009. *Brèves Marine* 100, « La dernière Jeanne », consulté le 30-8-2013 <<http://cesm.marine.defense.gouv.fr/les-editions-du-cesm/breves-marines>>.

Centre d'études supérieures de la Marine. 2011. *Brèves Marine* 122, « Russie, le choix du Mistral », consulté le 30-8-2013 <<http://cesm.marine.defense.gouv.fr/les-editions-du-cesm/breves-marines>>.

Brézélin, B. 2008. *Flottes de Combat, Combat Fleets of the World*. Rennes : Éditions maritimes et d'outre-mer, Édilarge S.A.

Clancy, T. 1993 [1984]. *The Hunt for Red October*. Londres : Harper Collins Publishers.

Means, J. 1993. *Fact File, The United States Department of Defense*. Washington : The Pentagon.

STANAGs - NATO Standardization Agency (NSA). 1999. *Glossaire OTAN des abréviations utilisées dans les documents et publications OTAN AAP-15*, consulté le 30-8-2013 <<http://nsa.hq.nato.int>>.

STANAGs - NATO Standardization Agency (NSA). 2013. *Glossaire OTAN de termes et définitions (anglais et français) AAP6*, consulté le 30-8-2013 <<http://www.nato.int/nsa/nsdd/ListPromulg.htm>>.

STANAGs - NATO Standardization Agency (NSA). 2013. *Glossaire OTAN des abréviations utilisées dans les documents et publications OTAN AAP-15*, consulté le 30-8-2013 <<http://nsa.hq.nato.int>>.

Domaine linguistique

Boone, A. & A. Joly. 1996. *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*. Paris : L'Harmattan.

Guillaume, G. 1971. *Leçons de linguistique 1948-49, série A, vol. 1*. Québec : Presses de l'Université Laval. Paris : Klincksieck.

Guillaume, G. 1973a. *Principes de linguistique théorique*. Québec : Presses de l'Université Laval. Paris : Klincksieck.

Guillaume, G. 1973b. *Leçons de linguistique 1948-49, série C, vol. 3*. Québec : Presses de l'Université Laval. Paris : Klincksieck.

Guillaume, G. 1975 [1919]. *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*. Paris : Hachette.

Guillaume, G. 1982. *Leçons de linguistique 1956-1957, vol. 5*. Québec : Presses de l'Université Laval. Lille : Presses Universitaires.

Guillaume, G. 1984 [1964]. *Langage et science du langage*. Québec : Presses de l'Université Laval. Paris : Nizet.

Joly, A. 1987. *Essais de systématique énonciative*. Lille : Presses Universitaires.

Joly, A. et D. O'Kelly. 1990. *Grammaire systématique de l'anglais*. Paris : Nathan.

Lehman, A. et F. Martin-Berthet. 2008 [1998]. *Introduction à la lexicologie, Sémantique et morphologie*, 3^e éd. Paris : Colin.

Moignet, G. 1981. *Systématique de la langue française*. Paris : Klincksieck.

Riegel, M., J.Ch. Pellat et R. Rioul. 1999 [1994]. *Grammaire méthodique du français*. Paris : Presses universitaires de France.

Vassant, A. 2005. « Dire quelque chose de quelque chose ou de quelqu'un et la théorie de l'incidence de Gustave Guillaume ». *Langue française* 147. Paris : Armand Colin, 40-67.

ANNEXES

Sigles et acronymes utilisés dans cet article

A	Attack
AAP	Standardization Agreements and Allied Publications
ACMP	Allied Configuration Management Publication (publication interalliée - gestion de la configuration)
AComP/ACP	Allied Communications Publication (publication interalliée sur les communications)
AEGIS	Airborne early warning ground environment integration segment (segment d'interface entre l'infrastructure électronique et le système aéroporté de détection lointaine)
AON	Agence OTAN de normalisation
ASM	(Frégate) anti-sous-marine
BMS	Bureau militaire de standardisation
BPC	Bâtiment de projection et de commandement
BPH	Bâtiment porte-hélicoptères
CIOA	Centre interarmées des opérations amphibies
CM	Comité militaire
CTM	Chalands de Transport de Matériel
DSL	Deep Scattering Layer
EASTLANT	East Atlantic
EUROMARFOR	Force maritime européenne
F	Fighter
FAI	Force amphibie d'intervention
FINUL	Force Intérimaire des Nations Unies au Liban
FREDA	Frégate européenne de défense aérienne
FREMM	Frégate européenne multi-missions
FRMARFOR	Force Maritime Française

GEAOM	Groupe école d'application des officiers de Marine
GHAN	Groupe d'hélicoptères de l'aéronautique navale
GPS	Global positioning system
GTAH	Groupe de travail ad hoc (Ad Hoc Working Group /AHWG)
GTE	Groupe tactique embarqué
JSF	Joint Strike Fighter
LCAC	Landing craft air cushion
MCC	Maritime component command
MCTSP	Military Committee Terminology Standardization Programme (programme de normalisation de la terminologie du Comité militaire)
NH 90	Hélicoptère produit par produit par NH Industries
NRF	Nato reaction force
NTCD	Nouveau transport de chalands de débarquement
OCCAR	Organisation conjointe de coopération en matière d'armement
OSCE	Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe
PHI	Porte-hélicoptères d'intervention
R	Reconnaissance
SAM	Stage d'application à la mer
SIC	Systèmes d'information et de communication
SIMBAD	Systèmes Intégrés Mistral Bi-munitions pour l'AutoDéfense
SNA	Sous-marin nucléaire d'attaque
SNLE	Sous-marin nucléaire lanceur d'engins
SSBN	Ship subsurface ballistic nuclear (nuclear-powered ballistic missile submarine)
SSK	Ship subsurface killer (sous-marin classique)
SSN	Ship subsurface nuclear (nuclear-powered attack submarine)
STANAG	Standardization Agreement
UEO	Union de l'Europe occidentale

VL-MICA	Vertical Launch-Missile d'interception, de Combat et d'Auto-défense
---------	---

NOTES

1. Ces métatermes, pris dans leur acception guillaumienne, sont désormais mis en italiques (voir 1.2 pour une définition de ces notions).
2. L'association signifiant/signifié ne représente en effet que l'une des trois composantes mises en évidence par les psychomécaniciens pour décrire la langue en tant que compétence linguistique (infra, 1.2). Les approches guillaumienne et saussurienne ne sont pas mutuellement exclusives.
3. Les sigles et acronymes mentionnés dans cette étude sont explicités dans l'annexe.
4. L'*Aquitaine* a déjà rejoint la Marine en 2012 ; devraient suivre la frégate *Normandie* en 2014, puis les autres bâtiments au rythme d'une unité tous les dix mois, les FREDAs devant être les dernières livrées en 2021 et 2022.
5. Il s'agit du Rafale F3. Il dispose également d'excellentes capacités d'attaque anti-navire (missile Exocet AM39) et de dissuasion nucléaire (missile ASMP-A). Il a été conçu pour remplacer notamment le Mirage F1 et le Mirage 2000N de l'armée de l'air ainsi que les Super-Étendard modernisés.
6. Un dernier exemple qui présente peut-être l'avantage d'être connu des non-spécialistes : l'US Navy dispose du MV-22 A/B Osprey, aéronef tout à fait exceptionnel. Il décolle comme un hélicoptère, mais vole comme un avion (les deux turbopropulseurs et leur rotor pivotent de 90° après le décollage en 12 secondes). Il représente à cet égard un cas extrême de brouillage des genres.
7. Selon G. Guillaume, le processus constructif du langage est universellement une causation répartie en trois moments : 1) La causation dite *obverse*, « génératrice du causé construit qui est dans le langage, la *langue* » (1984 : 87 sq.). Elle désigne la *langue* se construisant en pensée. 2) Le *causé construit*, c'est-à-dire la *langue* en tant que système de systèmes, issue de la causation *obverse*. 3) La causation dite *déverse*, émanant du *causé construit* et productrice du *discours*. Le principe de causation permet un élargissement de la dichotomie *langue/discours* en la dynamisant davantage. Le langage est une *energeia* avant d'être un *ergon*. D'où la nécessité de référer l'état résultant (le construit) à l'opération (la construction) qui en est la cause. Le principe de causation est relativement complexe et ne peut être évoqué ici que de manière allusive. Il est détaillé par G. Guillaume dans *Langage et science du langage*.
8. Même si « parties de langue » et « parties du discours » ne désignent pas la même réalité, bon nombre de Guillaumiens, à commencer par G. Guillaume lui-même, parlent de « parties du discours » là où il s'agit de « parties de langue », tant la dénomination traditionnelle est ancrée dans la pratique métalangagière.
9. Très schématiquement, l'incidence dénote le mouvement d'échéance d'un mot à un autre. Ce mouvement constitue l'un des critères essentiels de la distinction des parties du discours (voir note 8). Le nom, à la différence des autres parties du discours, « a son incidence dans le champ même de ce qu'il signifie : autrement dit, le support qu'il se destine est, quant à sa nature, annoncé dès l'apport » (Guillaume 1971 : 137). La comparaison avec l'adjectif est très éclairante. Il est précisé dans le 3^e volume des *Leçons de Linguistique* que, « tandis que dans le substantif l'apport annonce en langue, dès la langue, la nature du support – ce qui est commencement d'incidence – dans l'adjectif, l'apport n'annonce pas en langue la nature du support : celle-ci, non retreinte par l'apport, reste libre. [...] Ce qui veut dire que dans le cas de l'adjectif, l'incidence n'est pas encore engagée en langue ; tandis qu'avec le substantif, elle l'est déjà à un certain degré » (1973b : 63). Autrement dit, l'incidence interne ressortit fondamentalement à la langue,

alors que l'incidence externe ressortit au discours. Le nom, même s'il connaît une réalisation en discours, se prête donc idéalement à une étude sur le seul plan de la puissance en *langue*. Sur l'incidence, mécanisme qui régit la relation entre apport de signification et support de signification (voir Guillaume 1964 : 250-251 ; 1973b : 54 ; 1982 : 91 et Vassant 2005).

10. Je conserve, par convention, le rapport établi par Saussure entre *signifiant* et *signifié* : *signe* = *signifiant/signifié*. Saussure commet à dire vrai une erreur terminologique que G. Guillaume corrige de la manière suivante : *signifiant* = *signe* (physisme)/*signifié* (mentalisme). C'est l'association *signe/signifié* qui est « signifiante » (Joly & O'Kelly 1990 : 52).

11. La « lexigénèse » repose sur un mouvement « bi-tensif », cinétiquement ordonné, qui particularise d'abord et généralise ensuite. Aux phases de particularisation et de généralisation, correspondent respectivement les opérations de discernement (ou *idéogénèse*) et d'entendement (ou *morphogénèse*. La chronologie mise en œuvre par ce cinétisme opérationnel à deux temps (ou « tenseur binaire radical ») est d'ordre *notionnel*. La tension de discernement, conduite à son terme, livre la base matérielle du mot, c'est-à-dire son sémantème ou lexème. La tension d'entendement est une tension morphogénétique. Elle livre la forme du mot. Cette seconde phase attribue ultimement au mot une « partie du discours » (comprendre ici : « une partie de langue » ; voir note 8). La partie du discours est une forme conclusive qui clôt la lexigénèse. Pour plus de détails, voir (Guillaume 1973a, 5^e partie : *Langage et système* et (G. Moignet 1981 : 9 sq.).

12. Ces exemples ont été inspirés par *Brèves Marine*, n° 58, 76 et 122, *Flottes de combat* et les stages de formation destinés à la réserve.

13. Opération « Harmattan » en Libye (2011), ayant pour but de faire appliquer la résolution 1973 du Conseil de sécurité des Nations Unies.

14. Sources : *Brèves marine* n° 100, *Flottes de combat*.

15. L'unité de puissance prend la forme du mot dans les langues de l'aire tierce. Les trois aires glossogéniques (aire tierce, aire seconde, aire prime) désignent des stades de la construction temporelle du langage. La glossogénie renvoie au mouvement constructeur du langage dans le temps (voir Joly 1996 : 41 sq.).

16. Dans le cas de *radar*, d'aucuns utilisent parfois le terme « acronyme » en lieu et place de « sigle ». L'acronyme est formé de deux ou plusieurs aphèreses (début de mot), comme dans PATMAR (PATrouille MARitime) ou SITREP (SITuation REPort). Appliqué au sigle, l'acronyme combine la première syllabe à une suite d'initiales (Lehmann & Martin-Berthet 2008 : 220).

17. Le terme « détermination » doit être pris dans son sens le plus large. Il équivaut à ce que G. Guillaume appelle *opérations vectrices*. Dans le cas du nom français, il correspond aux indices sémiologiquement marqués ou non, qui affectent la base matérielle du mot. Le nom emporte en effet les indications de *personne*, d'*incidence* (interne), de *genre*, d'*extensité* (détermination au sens étroit et classique du terme, c'est-à-dire article et nombre) et de *fonction*, soit cinq formes vectrices.

18. Il est par exemple question de doter les BPC d'une réelle capacité de défense contre les menaces asymétriques, ce qui conférerait au bâtiment une nouvelle fonction à part entière. Mais cette ambition se heurte à des contraintes budgétaires. Par exemple, le système de défense aérienne de zone à courte portée de huit missiles MBDA VL-MICA, jugé trop onéreux, a été abandonné. Apparemment, le système TETRAL, également envisagé, ne sera finalement pas installé. Faute de mieux, les BPC ne disposent actuellement que de deux Systèmes Intégrés Mistral Bi-munitions pour l'AutoDéfense (SIMBAD). Ce principe évolutif, susceptible d'enrichir le signifié de puissance du sigle, s'applique à des domaines variés. Ainsi, le sigle SCALP, qui ne renvoyait qu'aux missiles lancés depuis un aéronef, réfère également aujourd'hui aux MdCN (version navale du SCALP), dont les caractéristiques et les performances sont sensiblement différentes.

19. Ce sigle apparaît souvent en minuscules, signe supplémentaire de son degré de lexicalisation.

20. Nos marins oublient parfois que le système AEGIS équipe également les navires de la *Burke class*. Les experts en identification distingueront aisément les deux classes de bâtiments, essentiellement grâce au radar, qui représente le cœur du système, les *Ticondorega* étant dotés du SPY 1 A or B, les *Burke* du SPY 1 D.

21. Ces notions ont été notamment étudiées par M. Wimet 1986 et reprises par A. Joly et D. O’Kelly 1990. Dans le cadre de leur analyse guillaumienne, ces auteurs soulignent que le terme extension ne doit pas être confondu avec celui d’extensité. Le premier renvoie à la saisie notionnelle de la matière, le second à sa saisie formelle. Matière et forme constituent deux notions clefs de l’analyse sur la lexicogénèse (voir note 11).

22. Source : *Brèves Marine* n°78.

23. La documentation spécialisée fait toutefois apparaître le sigle FREDA pour désigner les FREMM plus spécialisées dans la lutte anti-aérienne (LAA) (cf. 1.1). Ces bâtiments, non encore opérationnels, seront dotés du missile Aster 30 dont une évolution éventuelle, déjà décidée pour la version qui équipe les forces terrestres, pourrait leur conférer une capacité anti-missile balistique.

RÉSUMÉS

L’étude s’inscrit dans une perspective à la fois intra- et interlinguistique de la langue navale. Elle se fonde sur la distinction opérée en chronologie idéale par la psychosystématique guillaumienne entre expérience, représentation et expression. Cette distinction est appliquée ici à la dénomination des bâtiments amphibies de la Marine nationale et de l’OTAN, plus particulièrement à travers l’utilisation des sigles. La désignation intralinguistique et interlinguistique des bâtiments relève, l’une comme l’autre, d’une opération de traduction. Cette opération concerne, dans le premier cas, la conversion de l’expérience en représentation linguistique, dans le second, la conversion linguistique, dans la langue d’arrivée, de l’expérience suscitée par la représentation linguistique de la langue de départ. L’expérience apparaît donc au cœur du processus mental de traduction. Sur le plan intralinguistique, la polyvalence des bâtiments actuels génère un écart entre l’expérience et leur représentation linguistique. Cet écart tend à s’accroître dès lors qu’il s’agit de proposer des équivalences traductologiques entre plusieurs langues.

This study adopts an approach based on the intralinguistic and interlinguistic approach of naval English. It resorts to the distinction established by Gustave Guillaume’s psychomechanic linguistics between three chronologically related fields: experience, representation and expression. That distinction is applied here to the naming of ships, especially through the use of abbreviations in the French Navy and in NATO documentation. The intralinguistic and interlinguistic designation of ships implies in either case a translation process. Indeed, intralinguistic translation amounts to converting the world of experience into its linguistic representation, and interlinguistic translation means converting the world of experience, thus conjured up by the source language, into the target language. Experience lies therefore at the core of the translation process. The versatility of today’s ships entails a gap between experience and linguistic representation. The gap tends to widen when it comes to providing linguistic equivalents in different languages.

INDEX

Keywords : acronym, linguistic representation, maritime English, notional chronology, psychomechanic approach, reality of experience, translation

Mots-clés : anglais maritime, approche psychosystématique, chronologie notionnelle, réalité expérientielle, représentation linguistique, sigle, traduction

AUTEUR

YVES BARDIÈRE

Agrégé de l'Université, docteur en linguistique générale et linguistique anglaise, Yves Bardière est maître de conférences HDR à l'Université de Nice (IUFM). Il est l'auteur de plusieurs articles de didactique et de linguistique ainsi que de trois ouvrages portant respectivement sur la traduction du passé en anglais et en français (Éditions l'Harmattan), la détermination verbale en anglais (Presses Universitaires du Mirail) et le système éducatif français (Éditions De Boeck).
y.bardiere@laposte.net